

qu'un jour peut-être ces galeries pourraient encore donner asile à de pieux cénobites.

Ruiné par cette confiance, je me dirigeai d'un pas léger vers les deux autres cloîtres aussi vastes que le premier, et je m'assurai bientôt que les galeries n'étaient presque pas endommagées, et que ceux qui avaient chassé du couvent ses anciens habitants, n'avaient pas osé eux-mêmes s'y installer. J'arrivai enfin à la porte principale. Elle était gardée au dehors. J'en conclus que les autres devaient l'être également. Par où donc pouvait entrer le pilote ?

Je pensai alors qu'il me cherchait peut-être dans le souterrain ; et satisfait de ma première excursion hors des catacombes, je résolus de regagner ma solitude. Mais je ne pus m'y décider avant d'avoir plusieurs fois imprimé mes lèvres sur les murs, sur les dalles qui couvraient le sol, sur les colonnes qui soutenaient les arcades gothiques, et sur les inscriptions mêmes, gravées au bas de chaque tableau. C'étaient là pour moi des objets très-chers, et comme autant d'amis de ma solitude sur lesquels j'avais pleuré, craignant qu'ils n'eussent péri dans la catastrophe. En les retrouvant sains et saufs, je les saluais avec tendresse et les arrosais de mes larmes.

Sans m'arrêter cette fois dans la crypte, je rentrai à la hâte dans les catacombes, beaucoup plus tranquille que je n'en étais sorti.

LIII.

Que m'importait en ce moment que la lumière ou l'obscurité régissent autour de moi ? Je n'avais plus besoin de chercher la mystérieuse issue dont le père Joseph avait voulu me révéler le secret. Je pouvais, dans le transport de ma joie, dire à ces cadavres que, peu auparavant, j'avais cru voir se réveiller en sursaut :

« Dormez en paix, ombres chéries, car votre antique demeure est sauvée.

Pouviez-vous craindre la destruction de ce petit cloître élevé par votre saint fondateur lui-même, et de cet oratoire qui lui servait de cellule il y a plus de six siècles ?

Rajoutez-vous, car ils subsistent encore.

Et ce cloître magnifique, construit près du premier comme pour l'ombrager et l'abriter, lui dont vous admirez l'architecture gothique, à la fois si élégante et si majestueuse, il n'est pas non plus détruit, comme vous l'aviez craint peut-être.

Je l'ai vu ; j'ai touché de mes mains le saint tombeau qui s'y trouve ; j'ai compté un à un les tableaux qui représentent la vie de notre bienheureux patriarche. Ils sont tous intacts.

Les deux autres cloîtres sont également sauvés. Réjouissez-vous avec moi de ce qu'une seule nuit de fureur n'ait pu détruire l'œuvre d'un demi-siècle.

Quand viendra la nuit, j'achèverai de visiter cette demeure, et je vous rendrai compte de tout, ô mes frères !

Dans le transport de mon allégresse, je parlais aux pierres et aux ossements comme s'ils eussent pu m'entendre. J'étais pour ainsi dire collé à la porte de la crypte, impatient de faire une nouvelle sortie, et de parcourir les parties du couvent que je n'avais pas encore visitées. Le retard du pilote me causait de l'inquiétude. Je savais combien il m'importait de me trouver dans les catacombes quand il arriverait, pour que personne ne vint à découvrir par hasard le secret de cette demeure.

Mais, d'un autre côté, j'aurais voulu respirer de nouveau l'air pur des cloîtres, et sentir passer sur mon front la brise qui se jouait dans les feuillages des cours.

Cependant je ne pouvais sortir sans danger que pendant la nuit.

J'attendais donc le soir avec impatience, et j'entrouvrais de temps en temps la porte de la grotte ; mais au premier rayon de lumière qui frappait mes yeux, je me retirais plein de tristesse.

Je finis par m'endormir au seuil de la porte, pour que personne ne pût ouvrir sans m'éveiller.

Je m'éveillai de moi-même ; mais la porte était toujours fermée.

Je m'engeai ma dernière bouchée de pain, et je bus la dernière gorgée d'eau qui restait dans la cruche.

La nuit devait être encore une fois arrivée, et le pilote ne paraissait pas. Je me décidai à sortir de la crypte, dont je fermai la porte derrière moi.

J'arrivai jusqu'au cloître gothique.

La nuit le couvrait de son voile ; mais, recouvert que j'étais aux épaisses ténèbres des catacombes, il me sembla que les étoiles brillaient d'un éclat extraordinaire au-dessus de ma tête. Leur lumière était pour mes yeux comme celle d'un jour splendide. Je découvrais de loin les objets, comme si les rayons du soleil les eussent éclairés.

Je parcourus de nouveau à la hâte le petit cloître et les trois grands, et je m'assurai qu'aucun de nos précieux tableaux ne manquait. J'arrivai jusqu'à la grande porte. Elle était toujours gardée au dehors, et j'entendis de ce côté des cris tumultueux et des bruits d'armes. Enfin je me décidai à regagner les galeries supérieures.

Les cellules étaient ouvertes ; quelques-unes avaient leurs portes brisées. Là aussi tout était désert. J'entrai dans ma cellule, en retenant mon haleine. Mon lit, ma table et mes deux chaises avaient disparu. J'aperçus dans un coin mon crucifix brisé, et un livre de prières ; je les ramassai. J'arrosai de mes larmes le plaçard, les parois, et ma fenêtre qui me plaisait tant. Je l'avais laissée presque entièrement fermée, et je la retrouvais ouverte à deux battants. Ici encore régnait le même silence qu'auparavant, et il n'était interrompu que par le doux murmure des vagues.

Je restai assez longtemps à la fenêtre, regardant les étoiles, et les sillons que traçaient sur la mer les rayons argentés de l'astre des nuits. Les coudes appuyés sur la balustrade et les joues cachées dans mes mains, je demandais à la lune et aux étoiles si elles n'éclaireraient pas pour mes frères des nuits meilleures, dans lesquelles les haines allumées en ce moment contre eux seraient éteintes ; je demandais aux vagues que je voyais passer et disparaître, si l'heure de la vengeance ne passerait pas de même, pour faire place à des jours plus calmes.

— Hélas ! me criai-je, ne pouvant me contenir ; je ne

verrai pas ces jours après lesquels je soupire avec tant d'ardeur.

— Imprudent ! fit quelqu'un derrière moi.

Cette voix me glaça d'épouvante : en même temps je sentis une main s'appuyer sur ma bouche.

Je n'eus pas la force de me retourner, et je recommandai mon âme à Dieu, croyant que ma dernière heure était arrivée.

— Vierge sainte, dis-je à voix basse, recevez mon âme.

— Pour Dieu, taisez-vous, père Manuel, continua l'inconnu, et quittez ce poste dangereux.

Ma crainte augmenta, quoique je sentisse renaitre en moi un peu de confiance en m'entendant appeler par mon nom. Je me retournai.

Celui qui m'avait surpris était un homme armé, un soldat. Cet homme ne pouvait me vouloir du bien. J'étais perdu.

— Vous voyez devant vous, lui dis-je, le seul religieux qui soit resté ici d'une nombreuse communauté. Dieu n'a pas voulu que je tombasse hier entre vos mains ; faites-moi partir aujourd'hui.

— Ne parlez pas si haut sans quoi vous êtes perdu, me répondit l'inconnu en me fermant de nouveau la bouche.

Le père Joseph est-il en sûreté ? On a eu beau vous chercher l'un et l'autre partout, on ne vous a trouvés nulle part. Je suis entré dans la garde civique, comme vous voyez, afin de pouvoir arriver jusqu'ici. Deux fois j'ai pénétré dans votre cellule et dans celle du père Joseph, le capitaine du détachement m'ayant permis de me promener dans ces galeries. Maintenant il faut que j'aille relever la sentinelle. Ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis André. Dites-moi s'il y a un moyen de vous sauver.

— Ne parlez pas si haut sans quoi vous êtes perdu, me répondit l'inconnu en me fermant de nouveau la bouche. Le père Joseph est-il en sûreté ? On a eu beau vous chercher l'un et l'autre partout, on ne vous a trouvés nulle part. Je suis entré dans la garde civique, comme vous voyez, afin de pouvoir arriver jusqu'ici. Deux fois j'ai pénétré dans votre cellule et dans celle du père Joseph, le capitaine du détachement m'ayant permis de me promener dans ces galeries. Maintenant il faut que j'aille relever la sentinelle. Ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis André. Dites-moi s'il y a un moyen de vous sauver.

Je me souvins à l'instant du bon André, dont la maison était voisine du cloître, et par lequel j'avais eu connaissance avec mon vénérable frère. Depuis notre installation dans ce couvent, je n'avais revu André qu'une seule fois.

Je me sentis le cœur soulagé en voyant qu'il y avait encore des âmes comptissantes ; cependant les paroles de notre ami me remplirent d'une émotion extraordinaire parce qu'elles renouvelaient la plus amère douleur que j'eusse jamais éprouvée.

— Ne vous exposez pas pour moi, bon André, lui dis-je ; il arrivera de moi ce qu'il plaira à Dieu. Quant à l'autre personne que vous vouliez sauver, c'est maintenant un ange du ciel, qui a reçu la récompense due à ses vertus. Le père Joseph est tombé, frappé à mort, et a expiré dans mes bras.

— Grand Dieu ! dit André d'une voix pleine d'attendrissement, il y a donc eu un monstre capable de lever la main sur un tel homme ?

— S'il l'eût connu comme nous, André, au lieu de répandre son sang, il aurait sans doute sacrifié sa propre vie pour lui.

— Sentinelle, garde à vous ! dit une voix aigue du côté de la muraille.

— Présent ! répondit une autre voix plus éloignée.

— Il faut nous séparer, dit André. Demain, à la même heure, je reviendrai.

Et sans que je pusse l'arrêter, il colla ses lèvres brûlantes sur ma main, et l'arrosa des larmes qu'avait amassées dans ses yeux la nouvelle de la fin tragique de mon vénérable frère.

— Pour Dieu, soyez prudent, ajouta-t-il à voix basse avant de s'éloigner. La ville est dans la consternation, et nous pourrions bien avoir encore une journée de deuil. On annonce l'arrivée d'un général qui viendrait pour punir les désordres récents ; mais la milice veut faire avorter ce dessein, et l'on redoute un conflit. Dieu vous garde, père Manuel ! Avez-vous une retraite assurée ? car vous ne pouvez errer ainsi pendant le jour à travers les galeries.

— Je crois avoir un asile pour le moment, André.

— Mais, dites-moi, comment faites-vous pour vivre ? Vos yeux sont enfoncés dans leurs orbites, et vous avez le visage plus maigre que de coutume. Je suis sûr que vous souffrez de la faim.

— Dieu y pourvoira, André.

— Nous devons faire tout ce qui dépend de nous pour nous sauver.

— Nos ressources sont épuisées et puisqu'il ne nous reste aucun expédient, nous n'avons plus qu'à nous remettre entièrement entre les bras de la Providence.

— Vous savez que la cellule du père Joseph se trouve juste en face de ma maison. La fenêtre est ouverte ; ne la fermez pas : elle me servira pour vous secourir. La sainte Vierge nous viendra en aide.

A ces mots il partit à la hâte.

La rencontre de cet homme sensible et bon m'avait consolé pour un moment ; mais ses paroles, qui présageaient un avenir orageux, me causèrent bientôt de vives inquiétudes. Ainsi le calme d'aujourd'hui n'était que le prélude de nouvelles dévastations. Ce qui était resté debout de ma demeure chérie pouvait, d'un instant à l'autre, devenir le théâtre de profanations plus terribles que celles qu'elle avait naguère subies. Le flot de la fureur populaire cessait de gronder, mais il n'avait fait que se replier sur lui-même pour prendre de nouvelles forces, et se déchaîner ensuite avec une rage plus menaçante. — Ah ! me disais-je, que ne m'est-il donné de sauver quelqu'un de ces précieux trésors, qui, peut-être, seront perdus demain pour toujours ! Que ne puis-je remarquer chaque pierre, afin de les reconnaître un jour, quand je les verrai dispersées de toutes parts !

J'entrai dans la cellule du père Joseph et là je sentis renaitre ma douleur. Tout avait disparu : il ne restait pas même de débris. La fenêtre était ouverte, en effet, et en face, de l'autre côté de la rue, se trouvait la maison d'André. Je la regardai un instant, parce qu'elle me rappelait le heure les plus tristes de ma vie passée, et celles qui m'avaient conduit à une existence plus heureuse. Le balcon était fermé ; un seul battant restait à peine entr'ouvert. Quand je parus à la fenêtre, il me sembla qu'on la refermait précipitamment, et que quelqu'un poussait à l'intérieur un cri douloureux.

Je sortis et après avoir visité plusieurs autres cellules, je me rendis dans la salle du chapitre, et de là dans la bibliothèque. Les rayons étaient détruits ; la galerie de bois qui faisait le tour de la salle était brisée en cent endroits et la balustrade mis en pièces. Les livres, les manuscrits précieux gisaient à terre, confondus avec les débris des rayons. Je ne pouvais ramasser un livre qu'il ne s'en détachât quelques feuillets. A cette vue, mon cœur se serra, et je fus pris d'une grande tristesse. Elles ne reviendront plus, pensai-je, les heures de méditation solitaire que je me plaisais tant à passer ici. C'était là que j'avais appris le peu que peuvent enseigner les livres. Ces livres étaient pour moi des amis qui me donnaient des conseils salutaires, et dont je pouvais discuter et même contredire les opinions sans crainte de m'attirer leur ressentiment. Et ce trésor, amassé dans la retraite et le silence par trente générations de saints lieux génies, venait de périr dans une seule nuit d'aveugle colère.

Je sortis en cachant mon visage dans mes mains. Je ne pouvais, cette fois, en retournant à ma solitude, annoncer de bonnes nouvelles à ses habitants. L'âme pleine de douleur et d'amertume je rentrai dans le sombre souterrain, au moment où l'éclat des étoiles commençait à pâlir devant les premières lueurs de l'aube.

Dans les catacombes régnait toujours le même calme funèbre et la même obscurité. Mon esprit fut agité de mille pensées. Le pilote n'avait point reparu, et je ne m'en étonnais pas, car les paroles d'André m'avaient fait comprendre le motif de son absence. Il lui était sans doute impossible de revenir. Je ne l'attendais plus. Je priai longtemps pour lui, pour moi, pour ceux de mes frères en religion qui étaient en sûreté, et pour ceux qui avaient succombé, enfin pour mes autres frères du siècle, qui, dans leur délire, avaient été les instruments aveugles de ces dévastations.

Conché, comme quelques heures auparavant, au seuil même de la porte, je m'endormis de nouveau ; mais cette fois mon sommeil ne fut pas paisible. Mille images sinistres vinrent m'assaillir. Je ne voyais partout que des flammes, des débris fumants, des ruines teintes de sang, et des hommes qui me poursuivaient avec fureur ; partout j'entendais les gémissements plaintifs de mes frères expirants. Je me couchai je ne sais où ; mais devant moi passaient toujours les flammes étincelantes, et la fumée montait en tourbillons, au milieu desquels apparaissaient les visages terribles de mes persécuteurs.

Je m'éveillai en sursaut. La soif me tourmentait et je sentais le besoin de prendre de la nourriture. Cependant la cruche était vide, et il ne me restait pas un seul morceau de pain. Cette journée me parut très longue et très pénible. J'avais la bouche sèche et entr'ouverte. J'entrai à chaque instant dans la grotte pour épier le déclin du jour, car la lumière du soleil faisait en ce moment mon supplice. J'appliquais mes lèvres aux parois de la crypte ; leur humidité calmait un instant mon ardeur fébrile, mais c'était pour l'enflammer ensuite davantage. Je m'agenouillai, et je trouvais dans la prière un remède plus efficace à mes souffrances. Quand je me levai et que je retournai à la grotte, il était nuit.

Cette fois, je me rendis d'abord à la fontaine de la cuisine. J'y éteignais ma soif ; puis, la faim se faisant sentir, je visitai les celliers et le réfectoire pour y chercher quelques restes d'aliments ; mais je ne trouvai rien.

Je me souvins alors de ce qui avait été convenu entre André et moi. Je traversai les corridors inférieurs, et je montai à la cellule du père Joseph. Mais comment attirer l'attention d'André ? Peut-être n'était-il pas dans sa maison ; il m'avait donné rendez-vous dans ma cellule, et non dans celle du père Joseph. Je me rendis à ma cellule qui donnait sur la mer ; André n'y était pas. Je l'attendis assez longtemps, et il ne me parut point. Par où devait-il entrer ? Sans doute par la grande porte. Je redescendis aux galeries inférieures et me mis à écouter à la porte, sans faire le moindre bruit. Le soldat de garde allait et venait de l'autre côté de la rue. Parfois il s'arrêtait et laissait retomber bruyamment son fusil sur le pavé. Après avoir écouté assez longtemps, j'entendis des pas dans la rue.

— Arrière ! dit la sentinelle.

— Camarade, répondit André, dont je reconnus aussitôt la voix j'ai une permission du commandant.

— Arrière ! il y a contre ordre.

André pensa sans doute qu'il était inutile d'insister ; car quoiqu'il se fût arrêté un instant, le bruit de ses pas m'avertit bientôt qu'il s'éloignait.

C'était pour moi une nouvelle déception. Je prêtai encore quelque temps l'oreille ; mais bientôt, désespérant de voir arriver personne, je quittai ce lieu. J'avais rencontré deux hommes dans mon abandon. Tous deux avaient eu pitié de mon sort, l'un à cause des souvenirs du passé, l'autre par un dévouement sincère ; mais aucun d'eux ne pouvait entreprendre de me sauver. La tête penchée sur ma poitrine, je parcourus encore une fois les galeries inférieures, sans que rien attirât mon attention, car je souffrais de la faim. Deux fois, par un mouvement presque involontaire, je goûtai de l'herbe qui croissait dans les cours, et je la trouvai bonne.

— Mon Dieu, dis-je, je remettrai mon âme entre vos mains.

Et j'étais, tremblant, indécis et presque hors de moi, à travers ces cloîtres que j'avais tant aimés.

(A continuer)

Il s'est formé à New-York une association qui compte parmi ses membres un assez grand nombre de Français, et qui a pour titre la Fraternité. Elle a pour objet de fonder une colonie agricole et industrielle dont le siège serait devant être au Chili. Une demande de colonisation a été faite au gouvernement de cette république, dont la réponse arrivera prochainement.

Soulagement et guérison complète de la dyspepsie, des maux de tête et d'estomac, par l'Élixir Anti-Dyspeptique du Dr. Baliveau.—Laloué & Cie., Agents, Montréal.